

LA MÉTHODE DE LA DISSERTATION DE CULTURE GÉNÉRALE ET DE PHILOSOPHIE

« Ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et s'en éloignent. »

René Descartes, *Discours de la méthode*¹.

En rappelant l'essentiel de la méthode de la dissertation, l'on veut montrer ici qu'elle est avant tout un exercice technique. Réussir son épreuve de philosophie ou de culture générale n'est pas un art réservé à quelques initiés, et la réussite des sujets difficiles n'est pas l'apanage d'élus parmi les élus. C'est bien souvent la connaissance rigoureuse des quelques aspects principaux de la dissertation qui empêche d'aborder tous les sujets et par là même les sujets difficiles.

Au-delà d'un formalisme dont chacun est capable et qui ne satisfait personne, nous voulons donc revenir aux définitions les plus strictes, communes à tous les examens et à tous les concours où figure une épreuve de philosophie. Il faut que tous les termes barbares tels que « problématique », « transition », « structure », « plan », etc., perdent la fausse aura qui les dessert, pour montrer en quoi les exigences qui leur sont propres sont une invitation à la réflexion et une aide véritablement précieuse.

LA DÉFINITION DE L'EXERCICE

Voici la définition officielle sur laquelle s'accordent tous les jurys de concours : « La dissertation de culture générale est un exercice [au cours duquel] le candidat manifeste une aptitude tout d'abord à effectuer l'analyse et la problématisation du libellé proposé, ensuite à organiser et mener une discussion construite, sans préjugé, ouverte, conséquente et cultivée ; il y mobilise librement ce qu'il connaît des littératures française et étrangère, des différents arts (cinéma, peinture, photographie, théâtre...), de la tradition philosophique, des sciences exactes et des sciences de l'homme, des grandes religions et des principaux courants idéologiques contemporains ; il y démontre enfin en quoi cet enrichissement culturel permet de mieux comprendre le monde dans lequel il vit » (rapport du jury de l'ESSEC 2010).

Il reste à comprendre comment arriver à satisfaire tous les réquisits de cette définition.

1. R. Descartes, *Œuvres philosophiques*, tome 1, Paris, Classiques Garnier, 1988, p. 568.

LES FAUTES CLASSIQUES

Pour le comprendre, on peut d'abord se demander ce que les jurys considèrent comme une faute à cette définition. Voyez ici la liste qu'en fait le rapport de jury des épreuves orales d'HEC de 2011 :

« Les candidats doivent être mis en garde contre certains défauts récurrents :

- ◆ exposés trop courts témoignant d'une maîtrise insuffisante du temps de parole ;
- ◆ maladresses d'expressions, incorrections, syntaxe approximative ;
- ◆ substitution d'un sujet à un autre [...] ;
- ◆ utilisation d'un sujet tout préparé sur un sujet qui ne s'y prête pas ;
- ◆ organisation artificielle de l'exposé conduisant à une troisième partie artificielle passe-partout ;
- ◆ juxtaposition d'exemples hétéroclites ;
- ◆ tentation de recycler artificiellement des éléments de connaissance issus de la préparation du thème d'écrit. »

Ce sont des fautes que l'on repère d'ailleurs aussi à l'écrit, et il importe de détailler toutes les étapes de la méthode afin de les éviter.

D'ABORD, « APPRENDRE À ÊTRE SURPRIS »

Cette maxime a de quoi étonner et on pourrait bien rapidement en faire l'expression d'un psychologisme naïf. Par là, nous voulons toutefois signaler quelque chose d'essentiel, à savoir le courage de la pensée. Quel que soit le cadre dans lequel s'inscrit la réflexion, elle comporte sa part de risques, de découvertes et d'inattendus. De la pensée la plus spontanée à celle qu'on veut élaborer le plus honnêtement, il faut avoir le courage d'affronter l'imprévisible propre à la dialectique philosophique.

En cela, aucune réponse n'est parfaite ou définitive mais objet d'une réinterprétation toujours possible et nécessaire, ce que tend à prouver l'histoire de la philosophie elle-même. Remettre sur le métier les vieilles questions ou bien les revisiter depuis des points de vue nouveaux et qui sont ceux de notre époque, tels sont les enjeux implicites ou explicites de la dissertation.

Par conséquent, en philosophie, les sujets classiques comme ceux qui le sont moins méritent tous une attention égale et doivent tous être aussi inquiétants. En chacun d'eux se joue toujours quelque chose d'essentiel, à savoir l'aventure même de la pensée. À chacun de ses efforts, elle ne peut que prendre le risque de se perdre, de se bouleverser, à tout le moins si l'on cherche à la mobiliser réellement.

Mais cette inquiétude s'accompagne de la satisfaction d'une expression fondamentale de soi et de la mise en place d'un discours authentique avec ses semblables. L'inquiétude propre à la pensée n'est que le pendant de l'épreuve hautement réconfortante que constitue la possibilité d'aborder les choses en ce qu'elles sont, de les investir pleinement, et elle offre en cela, à son niveau propre, une possibilité de libération.

Dès lors, tout sujet devient inquiétant et rassurant. Les sujets dits classiques rassurent en cela qu'on imagine leurs réponses bien connues. Mais ils n'en sont pas moins difficiles par l'ornière même que l'on risque d'emprunter. Au contraire, les sujets moins classiques peuvent déstabiliser. Mais eux sont l'occasion d'une enquête intellectuelle où les philosophèmes traditionnels sont réappréciés et les auteurs classiques, « dépoussiérés ».

Aussi, face à tout sujet, c'est la même peur légitime qu'il faut apprendre à dépasser. Apprendre à penser, seul et en dialogue avec les grands auteurs, apprendre à penser et à repenser l'essentiel, telle est la mission de la philosophie. Il faut donc, face à tout sujet, faire confiance à sa propre pensée. C'est dans cette confiance que s'alimente le projet philosophique, certain que même l'infinité du discours signale une fécondité d'un autre ordre, celle du mouvement même de la réflexion.

Pour dépasser la peur bien naturelle face aux sujets qui n'inspirent personne ou sur lesquels on pense que l'on n'a rien à dire, le premier conseil est donc le suivant : *avoir confiance dans la pensée elle-même et assumer les risques qu'elle comporte.*

LES DOMAINES D'INTERROGATION

Les concours où figurent des épreuves de culture générale et de philosophie proposent des thèmes très variés. Ils peuvent être classiques, traditionnels ou même reliés à l'actualité au sens large. Par exemple, vous pouvez avoir des questions sur l'autorité, la démographie, la tradition, l'éducation... Mais vous pouvez aussi avoir des sujets plus portés vers l'anthropologie, la sociologie, les sciences humaines, l'éthique ou même la philosophie politique.

Il est important que vous consultiez les sites des concours qui vous proposeront plusieurs annales, de manière à prendre la mesure de cette variété.

SAVOIR LIRE UN SUJET

Qu'est-ce que cela signifie concrètement ? Avant tout qu'il faut apprendre à lire. Là comme ailleurs, ce qui est bien connu dissimule souvent la plus pure ignorance. Hegel déclare en cela que « ce qui est bien connu est en général, pour cette raison qu'il est bien connu, non-connu² ». Pourquoi réapprendre ce que l'on sait depuis l'enfance, demandera-t-on ? Pour cette simple raison que la lecture attentive des textes en général et d'un sujet de culture générale en particulier, est loin d'aller de soi.

Cette fausse évidence est la source de nombreuses erreurs parfois fatales dans les concours, à l'écrit comme à l'oral. Voyez cet extrait du rapport de jury de l'ESSEC de 2009 : « Et pour insister sur cet aspect essentiel : il était en effet nécessaire, et tel était, comme toujours, le principal effort attendu, de prendre le temps d'analyser les termes de l'expression de Boileau. On s'est trop souvent contenté de la traduire vaguement pour ensuite laisser défilier quelques développements appris durant l'année [...]. Peu de candidats ont été capables de s'étonner

2. G. W. F. Hegel, Préface à la *Phénoménologie de l'esprit*, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1997, § 31.

[...] de la forme sentencieuse du sujet, de la considérer sous diverses faces, de l'expliquer pour mettre en évidence ses significations, ses implications et ses enjeux. Tout ce qu'il peut y avoir de spécifiquement frappant dans un sujet, et cela vaut évidemment pour bien d'autres que celui-ci, mérite d'être clairement exposé, même si cela prend tout d'abord une forme aporétique, sans crainte de passer ainsi à côté d'une "solution" ou d'une bonne lecture exclusive qui n'existe que dans l'imagination des candidats, comme s'ils étaient en face d'une devinette. Il est curieux que la simple distinction entre condition nécessaire et condition suffisante ait été rarement employée dans le travail d'explicitation, qui se devait d'être patient et scrupuleux pour que l'on ne se contente pas d'une transposition opportuniste. »

Comme l'effort philosophique lui-même, cette lecture suppose que l'on reconnaisse la complexité propre au sens, tout en s'astreignant à la rigueur de sa circonscription. *Car aucun sens n'est si simple qu'on n'ait besoin de l'interroger.* La fausse simplicité est le premier ennemi de l'apprenti philosophe et c'est dans ce piège que tombent beaucoup d'étudiants et de candidats aux concours.

L'éviter revient d'abord à interroger chaque terme du sujet et à approfondir absolument sa polysémie. Ce sont tous les sens qui sont mobilisés dans un énoncé et c'est pourquoi les lacunes de leurs analyses constituent une faute sévèrement sanctionnée.

Tout simplement, il s'agit pour l'étudiant de commencer par dégager scrupuleusement les différents sens des mots qu'on lui soumet, dans un souci de réelle exhaustivité. On peut aborder ce travail ou bien spontanément ou bien en s'appuyant sur des exemples de la langue courante, comme un matériel d'où ces différents sens pourront se dégager.

Cette première étape est aussi nécessaire que simple, et c'est pourtant une de celle que l'on oublie le plus souvent, comme si le sujet allait toujours de soi. Il faut donc absolument veiller à se défaire de ses illusions, afin de rendre au sujet toutes les dimensions qui sont les siennes.

Ce travail effectué, *il s'agit dans un deuxième temps de mettre ces différents sens en corrélation, afin de déterminer le ou les sens en lesquels le sujet peut être entendu.* Parfois ce sens peut être unique, mais il arrive très souvent qu'il ne le soit pas. C'est cette polysémie, fruit d'un patient travail d'analyse, que l'introduction doit tôt ou tard manifester. Il faut que l'étudiant montre absolument l'univocité à laquelle il est parvenu, ou bien son contraire. C'est par-là et au-delà d'un pur travail lexical qu'on se donne les moyens d'une pensée rigoureuse et d'un dialogue bien fondé.

Le même jury de l'ESSEC insiste ainsi sur la souplesse d'analyse dont chaque candidat doit faire preuve : « Une fois encore, il faut réaffirmer qu'il est nécessaire de mobiliser les acquis de la première année (enseignement de culture générale) pour traiter effectivement le sujet du concours et que le thème de la seconde année est l'occasion d'une réflexion conduisant à la confection d'une dissertation de culture générale, susceptible de prendre en compte la diversité des directions et des domaines qui font d'un terme un programme ; le traitement du sujet exige de mener des analyses portant sur la réalité sous tous ses aspects. »

L'introduction de la dissertation de culture générale doit donc dire les sens principaux que revêt le sujet et assumer les définitions dont c'est la place. Même si elles restent nominales (c'est-à-dire si elles se contentent de dire ce par quoi on peut reconnaître une chose, loin de

constituer encore des définitions réelles, par lesquelles c'est l'essence même de la chose qui se trouve décrite³), elles sont un moment crucial de l'analyse. Il faut donc les faire apparaître inconditionnellement dans l'introduction.

Pour parvenir à des définitions rigoureuses, comme autant d'auxiliaires précieux pour la suite du travail, on peut commencer par se demander à quelle catégorie logique appartient le terme dont on parle. Ce souci permet alors de distinguer le lieu logique où la discussion pourra convenablement s'installer. Il ne faut donc pas hésiter en cela à s'inspirer de la tradition philosophique elle-même et notamment de l'immense œuvre logique d'Aristote⁴. Dans les *Catégories*, Aristote distingue dix grands genres : la substance (« ce qui n'est affirmé d'un sujet ni dans un sujet⁵ »), la quantité, la relation, la qualité (« ce par quoi on dit un être tel⁶ »), l'action, la passion, le temps, le lieu, la position et la possession. Aristote esquisse leur définition d'une manière synthétique : « Est substance, pour le dire en un mot, par exemple, *homme, cheval* ; quantité, par exemple, *long-de-deux coudées, long-de-trois coudées* ; relation : *double, moitié, plus grand* ; qualité : *blanc, grammairien* ; action : *il coupe, il brûle* ; passion : *il est coupé, il est brûlé* ; temps : *hier, l'an dernier* ; lieu : *dans le Lycée, au Forum* ; position : *il est couché, il est assis* ; possession : *il est chaussé, il est armé*⁷. »

Bien sûr, cette classification peut être critiquée. Mais en dépit de ses faiblesses, elle reste un outil extrêmement fécond pour commencer à cerner ce dont on parle. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à la rappeler ici. Nous invitons les étudiants à y revenir chaque fois que possible.

LES DIFFÉRENTES FORMULATIONS DU SUJET

Les sujets ne se présentent pas tous de la même façon. Certains sont nominaux, d'autres interrogatifs. On trouve parfois plusieurs notions ensemble et d'autres sujets se présentent encore comme des citations à commenter.

Cette diversité ne doit absolument pas faire peur, dans la mesure où ce sont systématiquement les mêmes exigences qui reviennent, telles que celles qu'on vient de présenter. Qu'il s'agisse d'une notion ou d'une question, il faut toujours se demander : « En quoi la question se pose ? » et dégager de fines problématiques.

Quand il s'agit d'une notion isolée, comme par exemple « La maladie » ou « Le non-être », il faut trouver des tensions constitutives de la notion elle-même. Quand il s'agit d'un sujet comportant deux ou trois termes, tel que « Idée et concept », il faut chercher dans leur rapport ce qui pose problème. Enfin, précisons qu'il faut se méfier des formulations interrogatives, dans la mesure où l'on pourrait croire que la problématisation est déjà achevée.

3. Ces termes reviennent à la tradition aristotélicienne.

4. Aristote, *Organon*, 5 volumes traduits par J. Tricot, Paris, Vrin. C'est essentiellement au premier d'entre eux, les *Catégories*, Paris, Vrin, 1994, que l'on se réfère ici.

5. *Op. cit.*, p. 7.

6. *Ibid.*, p. 42.

7. *Ibid.*, p. 6.

Mais c'est un piège à éviter. Dans tous les cas, il faut toujours considérer le sujet dans son ensemble (ne jamais traiter un terme indépendamment des autres) et définir les problématiques adéquates.

CONSTRUIRE UNE PROBLÉMATIQUE

Mais ce travail n'est que préparatoire. Car *l'objectif reste de dégager une problématique. C'est à la fois le moment le plus nécessaire et le plus difficile de la dissertation. C'est le plus nécessaire car cela n'aurait aucun sens de réfléchir si cela n'était pas à partir d'un problème qui motive la pensée. Si une notion va de soi, alors elle n'appelle pas la réflexion. Mais en même temps, c'est l'étape la plus difficile car la plupart du temps les vrais problèmes sont cachés et l'on se perd très rapidement dans des interrogations trop générales et « passe-partout ». Par conséquent, la problématisation est l'étape la plus cruciale pour distinguer les candidats. On peut dire quasiment dès les premières minutes de l'introduction si la réflexion aura ou non une orientation rigoureuse. Il importe par conséquent de préciser absolument ce que l'on attend.*

Chaque année, les jurys se plaignent de l'absence ou de la faiblesse des problématiques qui sont fatales à l'écrit comme à l'oral. C'est ce qu'exprimait le jury de l'ESSEC en 2010 : « Une trame de réflexion simpliste, reposant sur des balancements exagérés et des oppositions traitées sans nuance. Les candidats ont certainement lu qu'il faut faire l'introduction une fois le devoir terminé, ce qui fait que les introductions sont le plus souvent composées de trois phrases qui résument le contenu des trois parties sans lien logique, sans unité problématique, sans qu'un enjeu clair apparaisse. [...] Elles sont souvent très fermement structurées et en même temps incompréhensibles (par absence de liens) et donc inutiles. »

Comment échapper à ce travers ? Il faut poser un problème, c'est-à-dire manifester un étonnement devant quelque chose. Quelque chose se présente mais d'une manière telle qu'il porte à s'interroger. Sa manifestation implique le questionnement. Pourquoi ? Tout simplement parce que, en nous apparaissant de telle ou telle manière, cette chose ou ce concept vient nuancer la perception que l'on en avait jusqu'alors. Ce qu'on croyait acquis, ce qu'on pensait figé dans une forme stable et délimitable, se découvre alors comme contraire à une autre définition, elle-même possible.

Cette manifestation d'aspects contradictoires ou contraires, c'est la première étape de la problématisation. *Il faut toujours commencer par se demander : « En quoi la question se pose ? », c'est-à-dire dégager les situations paradoxales dans lesquelles a surgi une interrogation sur le ou les thèmes questionnés. Il peut s'agir de situations concrètes ou bien d'oppositions entre des termes logiques.*

Il faut signaler tout de suite que les oppositions à manifester ne sont pas forcément des *oppositions de contradiction*, c'est-à-dire en termes logiques, que la négation d'une proposition parmi deux alternatives implique l'affirmation de l'autre (telles que l'alternative « coloré » – « non-coloré »). Les oppositions manifestées peuvent être plus larges et souples et appartenir

aux *oppositions de contrariété*, c'est-à-dire que la négation d'une des propositions n'implique pas l'affirmation de l'autre (telles que « blanc » – « noir » car un objet non blanc n'est pas forcément noir mais il peut être gris, rouge, vert... ou même invisible).

On peut d'ailleurs affirmer que la problématisation en culture générale et en philosophie est aussi nécessaire conceptuellement que rhétoriquement. Car ce type d'oppositions, en répondant à l'interrogation « En quoi la question se pose ? », vient souvent constituer la matière de l'accroche. Par elle, on peut commencer à construire une introduction solide.

Mais cela ne constitue en soi qu'une première étape. Il faut s'emparer des paradoxes ainsi soulevés et aller plus loin. De la question posée ou des notions proposées, il faut constituer un ou des problèmes. C'est seulement ainsi que l'on parvient au terme de la problématisation. Car comme on le dit souvent, une question n'est pas encore un problème. Cela signifie que l'énoncé lorsqu'il est formulé sous forme de question ne constitue pas encore une interrogation pleinement précisée et qu'il faut encore l'affiner. Il est très rare qu'un énoncé interrogatif soit « prêt à l'emploi », et il faut la plupart du temps en réinterroger les termes, pour préciser la ou les problèmes qu'on en tire.

On peut ainsi aboutir à plusieurs problèmes mais dans ce cas il est parfaitement capital de les organiser, sans quoi l'on risque de se disperser. La réflexion appelle une cohésion qui n'est possible que si elle vient en réponse à des questions elles-mêmes cohérentes. C'est ainsi que si plusieurs problèmes se manifestent, il faut pouvoir dire lequel reste le principal et lui subordonner les autres.

La problématisation n'est pas une étape que l'on peut restreindre aux premières minutes du travail, comme c'est le cas pour la lecture du sujet. Au contraire, c'est un travail qui va de pair avec la réflexion elle-même, tant il est vrai que problèmes et réponses appartiennent l'un à l'autre. Il faut donc revenir de temps en temps au problème tel qu'on l'a formulé pour le préciser encore. Tout comme la réflexion, *c'est un exercice de patience*. Elle correspond à un moment important de la dissertation mais aussi de la réflexion en général, dont l'excellence consiste d'abord à bien poser les problèmes. C'est peut-être une des marques les plus distinctes de la philosophie, avant même l'expression des réponses possibles. On peut douter de la possibilité d'un discours philosophique absolument certain mais non de la capacité des grands philosophes à poser et à approfondir le sens des questions elles-mêmes.

Enfin, il peut apparaître une problématique annexe et large, qui renvoie *in fine* aux conclusions mêmes que l'on tirera de la résolution de la problématique principale. On la nomme parfois *l'enjeu*. Cela ne constitue en rien une invitation à se disperser dès lors que le sujet a déjà porté vers une problématique précise à laquelle on doit se tenir. Toutefois, certains sujets ouvrent sur de larges horizons que l'on pourra ainsi manifester, même si en aucun cas l'enjeu ne constituera *la* question qu'on traitera directement, de front.

C'est par l'exercice lui-même que l'on saisira mieux comment ces conseils s'appliquent concrètement. Ils doivent permettre de s'emparer de tous les sujets, même des plus difficiles. Les copies qui suivent en seront des illustrations.

DÉGAGER DES ARGUMENTS

On sent déjà que la problématisation nous met sur la piste d'arguments importants sans lesquels on ne peut construire un plan. C'est donc l'étape obligée pendant et après votre problématisation.

Il faut rappeler ici la définition d'un argument. Il ne s'agit en rien d'une affirmation gratuite, même s'il s'agit d'une opinion partagée. Un argument est une assertion soutenue par des raisons fortes, autrement dit une affirmation explicitement corrélée à ses raisons. C'est ainsi qu'un argument renvoie souvent à un « car », ou à un « parce que », ou encore à un « en effet ». Une affirmation qui n'explique pas ses causes, c'est-à-dire qui ne cherche pas à se fonder, n'est pas un argument.

Cela veut dire aussi que, pour une même question, beaucoup de ressources sont mobilisables :

- ◆ des arguments tirés de l'histoire ;
- ◆ des arguments tirés des sciences sociales ;
- ◆ des arguments tirés de votre expérience, si elle est généralisable ;
- ◆ des arguments tirés de l'histoire de la philosophie et de la morale ;
- ◆ des arguments juridiques ;
- ◆ des arguments tirés de l'analyse logique des notions que l'on vous propose.

Il va donc de soi que, sans savoir tout sur tout, on ne peut pas bien travailler sans un minimum de connaissances, l'épreuve ayant aussi pour vocation d'en vérifier la teneur. Ce travail en amont ne peut qu'être patient et dépasse largement le seul cadre du cours de culture générale. C'est ce dont témoignent abondamment les rapports, notamment celui de l'ESSEC de 2009 : « S'il est vrai qu'une épreuve de "culture générale" n'est pas un concours d'érudition, qu'elle doit permettre d'apprécier les facultés d'analyse, de finesse et d'expression de ceux qui s'y présentent, et qu'en bref l'on doit, selon la formule de rigueur, y préférer les têtes bien faites aux têtes bien pleines, il tombe également sous le sens qu'on ne saurait y être insensible à la capacité qu'ont démontrée certains, devant ce sujet, de dire quelques mots de Boileau, de restituer le contexte classique où il écrivait, et même d'évoquer, plus ou moins brièvement, la querelle des Anciens et des Modernes. La citation n'a pas été puisée dans un obscur traité ignoré de tous ; elle appartient bel et bien à une culture générale que l'on approfondit certes dans l'année de préparation au concours, en relation au thème proposé, mais qui, comme on l'a rappelé plus haut, a dû se construire dès la première année de CPGE, dès les années de lycée, ainsi que dans l'effort et le loisir mêlés des lectures et des curiosités personnelles. »

PRÉSENTER LES ARGUMENTS EN TROIS ÉTAPES

Il ne suffit pas d'avoir des connaissances et de trouver des arguments. Encore faut-il les présenter d'une manière lisible et efficace, sans quoi deux exposés aux fonds identiques peuvent avoir plusieurs points de différence. Voici ce qu'écrit le président du jury du concours d'entrée au cycle de formation aux concours de directeurs d'établissements sanitaires en